

samedi 1er février 1964

Très chers Alberto et Cécilia,

Nous n'avons pas voulu vous ennuyer tous ces jours derniers avec les suites de l'exposition Possès; mais les derniers événements nous obligent à vous écrire d'urgence. Il serait nécessaire que vous mettiez M. Alvarez Acosta au courant de ce qui se passe, afin qu'il intervienne auprès de l'ambassade du Mexique à Paris, avant que tout cela ne tourne au scandale.

Je pense que vous avez reçu ma dernière lettre aux termes de laquelle je vous relatais la fin et le décrochage de l'exposition. Je vous disais aussi que nous avions été prévenus qu'il n'était plus possible de toucher à quoi que ce soit, l'exposition ayant été offerte à M. Melreux, dans son intégralité, par l'ambassadeur. Je vous disais aussi que nous avions pris sur nous de satisfaire toutes les personnes qui, possédant une autorisation de votre part, se seraient présentées avant l'enlèvement de l'exposition.

Etant donné la rapidité avec laquelle les événements se sont déroulés, je dois, malheureusement vous dire qu'il y a eu plus de mécontents qu'il y en a eu de révis. A notre grande désolation, la plupart des personnes à qui vous aviez promis un souvenir de cette exposition se sont présentées après son enlèvement. Nous ne possédions pas la liste de ces gens, en grande partie. Et nous n'avons pu prévenir que ceux dont vous nous aviez donné les noms. Fort peu, quelques autres, fort peu également, sont venues en avance, et ont pu être satisfaites. Mais dans la grande majorité, à notre grande désolation, vos amis ou relations n'ont pu être que fort déçus.

Nous n'avons pas osé prendre sur nous de donner la sirène à Jacqueline Selz. La suite des événements nous prouve que nous avons bien fait. Nous avons prié Jacqueline Selz de choisir un autre objet. Pour le crâne de Maurice Ronet, même problème: il était formellement donné à M. Melreux.

Le choix des amis de "Phases" a été fort discret. Nous avons même dû insister beaucoup pour que certains d'entre eux emportent de cette exposition un petit souvenir. Je vous signale notamment le cas d'Andrej Meissner, qui a cependant beaucoup travaillé, mais ne demandait rien, prétendait ne rien emporter, disant qu'il avait "fait cela pour la communauté".

Nous n'avons laissé choisir que parmi les objets qui n'étaient pas sur la liste établie par Joujard. Ainsi, Kersky demandait un musicien de l'orchestre... Nous lui avons demandé de choisir autre chose. Vous aviez donné un de ces musiciens à Christine Henisz. Christine Henisz n'a pas eu son musicien. Nous avons tenu à respecter la liste établie par Victor. Pour

Le reste, vous aviez fait des dons, et nous avons tenu, dans toute la mesure de nos possibilités, à les respecter.

Aussi, grande fut notre surprise, quelques jours plus tard, d'apprendre que Geldino était venu au Renelagh, arrogant et menaçant, se présentant en tant que délégué de l'ambassade, réclamer les objets manquants. Selon lui, M. Melreux n'était pas content. Il avait notamment remarqué le coq, le taureau, la collection d'ex-voto et les petites peintures... Nous l'avons prié de répondre à l'ambassade que, selon nous, les ex-voto et les petites peintures appartenaient personnellement à Alberto Gironella, et qu'il les avait seulement prêtés à l'exposition; de même que M. Fosse avait prêté quelques objets de sa collection d'art pré-colombien; et que nous ne pensions pas que ces objets, faisaient partie de la collection personnelle de M. Gironella faisaient partie du don que l'ambassadeur avait fort généreusement fait à M. Melreux. Car M. Gironella devait les reprendre à son prochain passage. Quant aux autres objets, et notamment le taureau et le coq, ils avaient été offerts par M. et Madame Gironella à des personnes qui, nous ayant aidés d'une manière ou d'une autre, avaient droit à certains égards de notre part.

Avant hier, vers 22 h 45, alors que nous recevions quelques amis, nous fûmes gratifiés d'un coup de téléphone de Geldino. (Lequel Geldino, croyant sans doute avoir des droits sur le Renelagh, s'y présente un peu trop souvent à notre goût, toujours sous des prétextes divers). Geldino, toujours arrogant, prétendait qu'il avait une lettre de l'ambassadeur et demandait notre adresse afin de l'apporter tout de suite. Edouard lui fit remarquer que ce n'était pas une heure convenable, et l'éconduisit.

Or, ce matin, de très bonne heure, Geldino était là, sonnant à la porte, et nous remettait le fameuse lettre, dont je vous joint copie. J'ai eu beaucoup de peine à l'empêcher de pénétrer de force dans l'appartement. Et dix minutes après, comme prise d'un soupçon, je rouvrais la porte, je le retrouvais sur le palier, toujours menaçant. Il me tendit un vague objet méchamment enveloppé dans un vieux journal, en disant que l'ambassadeur nous faisait cadeau de ça en échange du reste. (Entre parenthèse, je n'aurais jamais pensé que l'on puisse choisir comme ambassadeur un homme aussi mal élevé!). J'ai prié Geldino de décamper, et de ne plus remettre les pieds chez nous. Et de remettre à l'ambassadeur son "cadeau" dont nous n'avons que faire.

Chers Cécilie et Alberto... si vraiment, en accord avec l'OPIC, l'ambassade du Mexique avait donné, dès novembre, cette exposition dans sa totalité à Melreux, comment se fait-il que ni vous ni nous n'en ayons rien su? Il faut bien que vous n'en sachiez rien, puisque vous avez cru pouvoir disposer de ces objets pour les offrir, vous-même, à vos amis ou relations? Pourquoi, puisque cette exposition était déjà donnée en totalité à M. Melreux, dès novembre, M. Melreux et-il envoyé, le vendredi 20 décembre, un délégué: M. Joujard, procéder au choix de quelques objets? Quand nous sommes arrivés au Renelagh ce soir-là, Victor était en train d'établir une liste avec ledit M.

Jeujeard. M. Melreux aurait-il eu vraiment besoin de faire choisir quelques objets et de faire établir une liste s'il avait été sûr, dès ce moment là, de posséder l'exposition dans son intégralité? Ce soir là, Victor s'est fait les présentations, et rien dans la conversation qu'Edouard eut avec Jeujeard ne nous eut permis de soupçonner qu'un tel don avait été fait. M. Jeujeard avait l'air ravi de sa liste et remerciait beaucoup.

Et puis, si dès son arrivée à Paris, cette exposition avait été donnée par l'ambassadeur aux services culturels français, pourquoi l'ambassade nous aurait-elle tellement marchandé son aide? Pourquoi nous eut-elle mis tant de bâtons dans les roues? Car il faut bien dire ce qui est, n'est-ce pas? A l'époque, les services de l'ambassade ont plutôt tout fait pour que cette exposition échoue. Une exposition déjà donnée aux services culturels français n'aurait pas meriné huit jours en douane comme cela fut le cas; et au lieu d'obtenir une licence de dédouanement temporaire, c'est en franchise totale qu'elle serait entrée en France. Même remarque pour les films. Vous savez que Ginat eut dû déposer une caution de 1700 nouveaux francs, et payer pas mal de frais annexes. Et que nous eûmes dû faire pas mal de démarches. Pourquoi l'ambassade, dans ce cas, puisqu'elle avait tous les droits sur cette exposition, ne nous eut-elle pas fourni du personnel pour nous aider à la monter? Et pourquoi n'eut-elle pas rétribué elle-même le gardien, au lieu de nous obliger à la faire de vos deniers? Et pourquoi, aussi, il faut bien le dire, eut-elle saboté le vernissage de presse?

Vous savez que, de notre côté, il ne pouvait en aucun cas être question, côté français, de patronage officiel. Si cette exposition avait dû se faire ainsi, elle n'aurait jamais eu lieu au Rensselaer. Vous savez aussi que pour nous, ce fut une entreprise entièrement bénévole, comme toutes nos entreprises. Jamais il ne fut question, pour nous, de demander à l'OPIG la moindre rétribution. Nous eût-elle été offerte que nous ne l'eussions pas acceptée. Vous nous aviez écrit, lorsque cette exposition fut décidée, que tout, je dis bien tout, sauf la collection de l'OPIG resterait aux amis de "Phases" et aux surréalistes (croient encore à cette époque que les surréalistes l'organiseraient avec nous). Nous n'en demandions pas tant. Nous savons fort bien qu'il y avait, dans cette exposition, des pièces qui sont plus à leur place dans un musée que dans un appartement. Tout de même, garder un souvenir de cette exposition était un plaisir que nous acceptions volontiers. Et permettre à ceux qui nous avaient aidés, d'une manière ou d'une autre, de garder également un souvenir était une idée qui nous faisait également plaisir.

Ce qui nous choque, c'est l'idée que M. Melreux, qui n'est pour rien dans cette exposition, ni dans son organisation ni dans sa réalisation, de l'origine à la fin, s'arroge le droit de venir au dernier moment, exiger qu'on le lui remette dans sa totalité. Ce qui nous choque, c'est le peu de courtoisie dont fait preuve l'ambassadeur à notre égard, en offrant toute cette exposition sans même daigner nous en visiter et nous demander si nous ne pensons pas avoir, nous aussi, à un titre ou à un autre, quelque droit à choisir parmi les objets. Autant de droit en tous cas que M. Melreux qui n'eut guère eu que la peine de venir le visiter et s'y faire complaisamment photographier pour la postérité. Ce lui

fera déjà un beau souvenir pour le jour où il ne sera plus ministre (ce sont des choses qui arrivent), et nous nous demandons pourquoi il est aussi gourmand! Et nous qui pensions naïvement qu'il se contentait d'un Musée Imaginaire! Il est vrai que de méchantes langues prétendent que ça ne serait pas le cas! Mais ce sont certainement des méchantes langues.

Ceci dit, nous ne nous voyons pas, Edouard et moi, en train de rechercher tous les gens auxquels vous avez donné la permission de choisir quelque chose. Il y a tout de même une belle petite collection de billets bleus dans les tiroirs du Renelgh (je vous signale que Galdino exigeait qu'on les lui remette; mais Ginet s'est refusé en disant: c'est une justification). Nous ne nous voyons pas courir Paris pour rechercher les possesseurs des objets qui plaisent tant à M. Melreux. Et nous trouvons que l'Ambassadeur fait preuve du plus grand manque de tact lorsqu'il s' imagine pouvoir nous y obliger. Il aurait tout de même pu comprendre que s'il pouvait, à la rigueur s'arroger des droits sur l'exposition, il n'en avait pas de même pour nos personnes. M. l'Ambassadeur n'a nullement loué nos services. Encore une fois, de notre part, ce fut une entreprise entièrement bénévole.

Autre chose: Galdino réclamait aussi les catalogues, pour les remettre à Melreux, sans doute. Il ne les a pas eus. Ces catalogues, Edouard ne tient nullement à ce qu'ils servent à certaines fins. Son nom y figure, ainsi qu'un texte de lui. Ce texte, il ne l'a pas vendu. Il s'en est encore moins vendu son nom. C'est peut-être quelque chose que l'Ambassadeur ne peut comprendre, mais c'est infiniment regrettable.

Bref, Edouard va écrire demain à l'Ambassadeur pour lui dire poliment mais fermement ce qu'il pense, et aussi qu'il ne peut compter sur lui pour faire des recherches auprès de tous les gens qui sont venus choisir un objet et exiger qu'ils le restituent. Si M. l'Ambassadeur tient à reprendre tout ce que vous avez donné, qu'il fasse le travail lui-même. Pour nous, c'est une affaire classée.

Tout de même, nous voudrions éviter que cela finisse en scandale. Non pour nous, croyez le bien. Au fond, avoir un différend avec Melreux nous réjouirait plutôt. Ce ne serait pas la première fois! Mais pour vous, pour M. Alvarez Acosta, auquel nous n'avons rien à reprocher. Déjà, on parle beaucoup trop de cette affaire. Par exemple, il est bien évident que M. Chérel, le propriétaire de la Lanterne Magique est fort mécontent de la manière dont l'Ambassade s'est conduite envers lui, et qu'il ne se prive pas de conter son histoire. Et nous ne voyons pas en nom de quoi nous l'en empêcherions. Si nous devions obliger les gens à qui vous avez donné des objets à les "restituer", il est bien évident que cela serait d'un fort mauvais effet et ne pourrait que dégénérer en scandale.

Je vous dis tout de suite, que, quelle que soit la suite des événements, nous ferons tout pour que votre responsabilité soit dégagée. Ainsi que celle de M. Alvarez Acosta.

Répondez nous vite s'il vous plaît. Car les événements

peuvent se précipiter. Or, parmi les gens à qui vous avez fait des dons, il y a des journalistes! Vous voyez ce qui pourrait s'ensuivre! Tout de même, cet ambassadeur reçu, semble-t-il, le don d'embrouiller des situations fort simples.

Chers Cécilie et Alberto, je termine ici ma lettre. N'oubliez pas qu'il serait urgent que nous recevions l'épreuve de la reproduction en couleurs d'Alberto. Edouard commence sa mise en page le semaine prochaine. Le numéro de "Phases" sera, je crois, fort beau, et nous voulons qu'il sorte fin mars. Dites nous aussi si M. Alvarez Acosta croit pouvoir nous envoyer un texte nouveau, ou si nous devons publier l'ancien. Je vous si dit, je crois, que pour ces gravures de "Passés" nous allons employer le même papier que pour l'invitation.

Beaucoup de nouveaux projets, dont je vous parlerai une autre fois. Après la détente de l'automne, les réunions sont devenues fort passionnées, et certains projets doivent sortir des discussions que nous avons eues ces derniers samedi.

Nous vous embrassons fort affectueusement,
Nos amitiés à Victor,
Notre salut à M. Alvarez Acosta.

Simone,

PHAS
SE Archives Educatives
Simone